

# 1

Marie était une femme sévère, injuste et pyromane à ses heures.

Elle gérait son foyer d'une main de fer et faisait en sorte qu'aucun reproche ne lui fût adressé.

Elle s'était mariée très jeune, c'était courant en Afrique.

Elle était fille d'agriculteur.

Un jour, à l'époque où elle préparait son certificat d'études, elle avait croisé un groupe de garçons de bonne famille qui riaient au soleil. Ils étaient insouciant, ils regardaient les filles. Ils avaient bien dix ans de plus qu'elle. Ça non plus n'était pas un obstacle en Afrique.

L'Afrique est rugueuse, on se frotte à l'Afrique.

Marie, timide, fut hypnotisée lorsqu'elle croisa le regard de James. Pendant près de trois ans, ils se fréquentèrent. Personne ne sut jamais ce qu'ils se dirent durant ces interminables promenades pendant lesquelles la famille et les amis ne les quittaient pas des yeux sans en avoir l'air.

Le désir de Marie était aussi fort que celui de James, mais elle serait vierge pour son mariage.

Leur rencontre n'eut rien de romantique. Elle lui plaisait, il se laissa convaincre. L'absence de poésie pesa comme un reproche silencieux qu'ils s'adressèrent en permanence.

Ils eurent quatre enfants en Afrique et une cinquième en France. C'est à la naissance de la dernière que les tendances pyromanes de Marie se déclenchèrent.

Elle ne le faisait pas exprès, mais elle foutait le feu de temps en temps. Cela la dépassait, elle si organisée, si prévoyante.

James était joint par téléphone à son travail, les pompiers étaient alertés par les voisins, et Marie se murait dans un silence terrifié. James accourait, réglait le problème mais ne la rassurait pas, si bien que la terreur qu'éprouvait Marie ne faisait que croître.

James pensait que les incidents disparaîtraient s'il ignorait leur gravité. Il mettait cela sur le compte du déracinement. Marie ne comprenait rien à ce qui lui arrivait. Parfois, alors qu'elle préparait le repas, elle était envahie par un sentiment dérangeant et, tandis qu'elle tentait de l'identifier, elle oubliait tout. Elle se sentait coupable. Lorsque le feu la rappelait à l'ordre, elle y voyait un message de l'Afrique. James n'en discuta jamais avec elle.

Ces incidents n'étaient pas fréquents.

Marie s'éleva socialement grâce à James. Elle veilla à ne jamais le décevoir en public, ce dont il lui fut toujours reconnaissant.

Après avoir terminé leurs études, les quatre frères et sœurs de Mylène retournèrent en Afrique. Ils punissaient ainsi leur mère d'avoir rejoint leur père et d'avoir eu un autre enfant.

Lorsque James était parti en France pour préparer leur arrivée, en 1970, ils avaient éprouvé un sentiment d'abandon. Marie l'avait rejoint avec les enfants un an plus tard. Cette année sans James resserra ses liens avec ses quatre enfants, que tout le monde surnommait « les mousquetaires ».

Mylène était née à Paris un an plus tard. Elle y apprit tout, c'était sa ville. Elle n'était jamais allée en Afrique. Elle ne fit jamais partie du clan des mousquetaires. Ce fut une chance. Il lui restait le monde à découvrir.

Lorsqu'elle consentit à lâcher la main de sa mère pour aller à l'école, ce fut le début d'une aventure. D'autres femmes que sa mère pouvaient lui donner des ordres : les maîtresses. Elle accepta les règles. Elle ne voulait pas que quiconque pût jeter son africanité au visage de sa mère. Ça se voyait suffisamment comme ça.

Les sœurs de Marie vivaient en France, mais le frère de James était resté en Afrique. Il fournissait le continent africain en juke-box. Mylène pensait que son oncle était un super businessman. Son nom était Roger, mais tout le monde l'appelait Bob. Il avait la classe, toujours impeccablement habillé. Lorsqu'il venait à Paris, il fallait organiser des rendez-vous longtemps à l'avance. C'était un séducteur haut de gamme, qui adorait les comtesses russes.

Pour Mylène, la fratrie n'était qu'un mot. Elle n'avait jamais eu la moindre complicité avec ses deux frères, ni même avec ses deux sœurs. Dix ans la séparaient du plus jeune des mousquetaires, si bien que, lorsqu'ils retournèrent en Afrique, ils ne lui manquèrent pas. Marie, qui n'était pas loquace, faisait peser sur les petites épaules de Mylène le poids de la culpabilité. Elle ne lui disait rien de précis, mais, lorsqu'elle parlait de ses enfants qui vivaient en Afrique, son regard s'attardait sur Mylène, comme si elle était la cause de leur départ.

Mylène était la preuve vivante du chagrin de Marie. Elle demandait à sa mère des nouvelles de ses frères et sœurs, mais Marie était avare de confidences. C'était peut-être à eux qu'elle pensait lorsqu'elle foutait le feu.

Son père, James, l'aimait tellement qu'elle était instantanément apaisée en sa présence. Mylène était la

plus claire de tous les enfants et la seule à ne pas avoir les cheveux crépus. Elle avait hérité de son père une chevelure lisse et abondante. Elle attendait chaque soir le bruit de la clé dans la serrure qui annonçait le retour de son père. Elle lui préparait un spectacle par soir. Ils avaient rendez-vous.

Le seul geste de tendresse de sa mère, c'était lorsqu'elle lui brossait les cheveux. Marie était incrédule à l'idée qu'un enfant qu'elle avait porté pût avoir les cheveux lisses et soyeux, alors que depuis toujours les garçons de sa famille avaient le crâne rasé et les filles, des tresses faites avec des fils de coton pour maîtriser la touffe de cheveux.

Pourtant, Mylène était sa fille.

Une histoire traînait dans la famille, dont Mylène n'avait jamais réussi à connaître l'intégralité.

James lisait le journal dans le salon tous les soirs.

Un soir, Mylène s'approcha de lui et lui demanda de lui raconter précisément l'histoire. Ce n'était pas la première fois. Elle voulait connaître le moindre détail. Mylène était l'héroïne qui avait survécu à une crise pyromane de sa mère. Sa vie était un miracle.

— Papa, peux-tu me raconter ce qu'il s'est passé pour que tu me jettes dans la baignoire ?

Son père mit un petit moment avant de lever les yeux vers elle.

— Que veux-tu ?

Mylène n'avait pas dix ans.

— La vérité vraie.

James sourit à sa fille. Elle savait le charmer.

— Y a-t-il une autre vérité, Mylène ?

— Je ne sais pas.

Elle réfléchit un instant, le regarda droit dans les yeux.

— Je veux que tu me racontes toute l’histoire!

James posa son journal. Il n’avait pas envie d’être dérangé, mais Mylène parvenait à attirer son attention.

Il observait le moindre de ses gestes.

Elle était appliquée, têtue, coquette, et surtout elle lui ressemblait, avec une couleur de peau différente. Sans le moindre doute, c’était sa fille – « café au lait », comme disait Marie.

Marie n’utilisait jamais le terme « métis », qui lui pesait et semblait créer un problème supplémentaire. Elle était noire, son mari, blanc et juif. Alors, si ses enfants étaient métis, c’était trop. Les enfants étaient donc « café au lait ».

James reblia son journal soigneusement. Mylène avait gagné, il allait lui raconter l’histoire.

— Il était une fois...

— Non, papa, raconte-moi la vérité vraie!

— D’accord, ne te fâche pas.

Mylène s’assit par terre, sur le tapis du salon qu’elle adorait. Elle était déterminée à connaître l’histoire de sa survie. James se racla la gorge.

— C’était un dimanche matin, je lisais mon journal, tes frères et sœurs jouaient chez leurs amis. Ta mère t’avait prise sur ses hanches, dans un tissu à l’africaine, et elle préparait le déjeuner. J’avais fait couler mon bain et je traînais un peu. Soudain, une odeur de brûlé me fit sursauter. Je me précipitai dans la cuisine. Des flammes montaient jusqu’au plafond. Ta mère les regardait sans rien faire, hypnotisée. Je l’ai poussée pour éteindre le feu sous la poêle et remplir de l’eau, quand je vis le tissu dans lequel tu étais prendre feu. Je t’ai arrachée des bras de ta mère et je me suis précipité dans la salle de bains. Tu ne pleurais pas. Tout était silencieux. Je t’ai trempée dans l’eau plusieurs fois et je t’ai enveloppée

dans un drap de bain, puis je t'ai posée sur ton lit. Tu étais complètement mouillée. Entre-temps, les voisins avaient appelé les pompiers. Ils sont arrivés avec leurs lances à eau et ont éteint le feu. Ensuite, l'un des pompiers s'est approché de ton lit et a voulu te prendre dans ses bras. C'est là que tu as commencé à hurler. Le pauvre jeune homme essayait de te calmer. Ta mère était figée devant les dégâts, et moi, je t'ai récupérée avant que tu ne te brises les cordes vocales.

Mylène voyait très bien la scène.

— Mais alors, il y avait de l'eau partout dans la cuisine?

— Oui.

— Et les pompiers, ils sont restés?

— Non, ils sont repartis.

— Qu'est-ce que tu as fait quand ils sont partis?

— J'ai téléphoné à ta tante Lydie qui est venue tout remettre en ordre.

— Et moi, je pleurais encore?

— Oui, tu as pleuré longtemps, mais ta tante a su te calmer.

Mylène digéra l'information.

Sans l'intervention de son père, elle aurait brûlé vive.

Elle s'approcha de son père et colla son avant-bras près du sien. C'était leur petite cérémonie. Ils comparaient leurs couleurs de peau sans rien dire. James avait la peau blanche des roux. Il se disait parfois que Marie essayait de faire une cérémonie de sacrifice en mettant le feu à la maison. Peut-être essayait-elle de le brûler, comme on le faisait des roux au Moyen Âge. Il s'en amusait.

## 2

Mylène allait toute seule à l'école. Elle y retrouvait Kim, son amie blonde, avec des taches de rousseur comme son père. Kim était petite et maigre. Elle avait des yeux verts immenses que Mylène admirait. De son côté, Kim lui disait des choses comme :

— Je te guettais par la fenêtre, j'ai vu la plus élégante des filles lorsque j'ai compris que c'était toi.

Mylène était timide. Elle ne répondait rien parce qu'elle n'était pas habituée aux compliments. Sa mère ne lui en faisait jamais.

Kim rigolait pour rien, secouait Mylène et lui proposait toujours l'aventure.

— Bon, aujourd'hui, après l'école, tu viens chez moi, d'accord ?

— Je dois d'abord le dire à ma mère, répondait Mylène.

— Ne t'inquiète pas, j'irai avec toi.

Mylène savait que sa mère était impressionnée par Kim. Elle ne lui refusait rien. C'était curieux de voir une adulte comme sa mère, austère, obtempérer chaque fois que Kim demandait quelque chose.

Mylène se sentait protégée par son amie.

Après l'école, elles passaient en coup de vent chez Mylène. Kim expédiait l'autorisation pour le goûter. La frénésie contagieuse de Kim entraînait Mylène dans une course folle. La brune et la blonde couraient, riaient

et poussaient de petits cris. Lorsqu'elles croisaient une voisine ou une commerçante du quartier, elles se remettaient à marcher normalement, un peu trop serrées l'une près de l'autre, un peu trop droites aussi, comme si le trottoir n'était pas assez large pour elles. Lorsque le danger était passé, elles reprenaient leur course.

Chez Kim, la chambre était au fond du couloir. Elles s'y engouffraient toutes les deux, après avoir rapidement mangé du pain et du saucisson.

La mère de Kim recevait ses amies presque chaque après-midi. Kim et Mylène se livraient à des messes noires, en silence, pour ne pas alerter la mère de Kim.

Un jour où Kim était furieuse après sa mère, elle décida d'entraîner Mylène à manger les feuilles des plantes de la maison. Mylène avait peur, mais elle se soumit.

Leur mission était de venir saluer les amies de la mère de Kim, d'arracher une feuille de lierre sans être vues, de rapporter le butin dans la chambre et de prononcer la formule magique avant de mâcher la feuille de lierre et de l'avalier. La formule était « Bouricoucu hystérique ».

Mylène ne quittait jamais son amie. Soit elles étaient ensemble, soit elles pensaient l'une à l'autre. Marie trouvait cette amitié excessive, mais elle n'osait rien dire.

Kim passait ses vacances d'été avec Mylène.

Le rituel était toujours le même : la mère de Kim venait prendre le café chez Marie, elles expédiaient les recommandations d'usage et bavardaient tout l'après-midi.

Marie appréciait la mère de Kim. Normande d'origine, ayant épousé un Sud-Américain, elle ne semblait pas remarquer que Marie était noire. Elle aimait beaucoup Mylène, qui le lui rendait.

La mère de Kim était rêveuse et pleine de fantaisie.

Elle avait des cheveux blond vénitien qu'elle coiffait sur les épaules. Elle ne se maquillait presque pas, juste un peu de poudre et du rouge à lèvres. Mylène la trouvait parfaite. Elle n'interdisait presque rien à Kim. Elle ressemblait à une héroïne de roman.

Kim avait hérité de sa mère sa peau blanche et ses taches de rousseur. Ses cheveux étaient châains, comme ceux de son père. Ses lèvres charnues tenaient aussi du père. Elle était vive.

James considérait Kim comme une sœur pour sa fille. Il les regardait à la dérobée lorsqu'elles étaient à la maison. Il adorait leur fantaisie, qui mettait un peu de vie dans ce foyer si sérieux. L'absence de ses quatre enfants lui pesait.

Marie considérait qu'elle ne devait jamais plaisanter à cause de sa couleur de peau. Peut-être pensait-elle que son caractère inflexible la rendait plus blanche. James, au contraire, aimait être le premier témoin des pitreeries de Mylène. Il en redemandait toujours, elle lui en donnait à l'infini.

Marie regardait cette relation d'un mauvais œil mais ne pouvait rien dire. Il l'avait épousée, respectée. Il finançait tout, les enfants en Afrique et le foyer à Paris. Elle était élégante grâce à lui.

Il avait un poste de cadre à l'Éducation nationale. Après avoir été professeur de philosophie, le ministère lui avait confié une mission presque secrète : il devait rechercher tous les enfants qui n'étaient pas scolarisés. Et il y en avait. Les familles itinérantes qui vivaient dans des roulottes étaient préoccupantes.

Un jour, Mylène écouta une mystérieuse conversation que son père avait avec un collègue. Il était question d'une petite fille que ses parents livraient à la

prostitution. Mylène avait clairement entendu l'inquiétude dans la voix de son père lorsqu'il suggéra d'envoyer les services sociaux, en précisant que cela pouvait être dangereux.

Marie ne s'intégra jamais vraiment à la vie parisienne. La plupart de ses amies étaient africaines.

Bien sûr, il y avait des exceptions. Elle se sentait néanmoins comme marquée au fer rouge d'être noire.

### 3

Mme Mangui était leur voisine. Elle était mariée mais n'avait pas eu d'enfants.

Elle aimait beaucoup Mylène et ses facéties. Marie pouvait la lui confier.

Mme Mangui avait été plusieurs fois sur le pont lorsqu'il avait fallu appeler les pompiers lors d'une crise pyromane de Marie. Elle ne savait pas que Marie avait de curieuses absences. Elle pensait chaque fois que c'était un accident, que Marie avait tant de choses à faire qu'elle en oubliait d'éteindre le feu sous les casseroles.

Il arrivait que Mylène et Kim prennent le goûter chez Mme Mangui. Le salon était toujours dans l'obscurité, il y avait même du plastique sur le canapé et les fauteuils. Kim disait que le plastique était là pour protéger les fauteuils du pipi de chat et de Mme Mangui. Elle disait que lorsque les gens deviennent vieux ils font pipi dans leur culotte. Kim louchait en direction des fauteuils à l'occasion des goûters de Mme Mangui.

Les deux fillettes prenaient leur goûter à la cuisine. Mme Mangui préparait du chocolat chaud et des tartines beurrées. C'était très bon, mais Kim ne pouvait s'empêcher de renifler son chocolat et de faire des grimaces comme s'il sentait l'urine. Après le goûter, elles étaient autorisées à s'asseoir dans le salon, sur les fauteuils recouverts de plastique.

Kim profitait de ce que Mme Mangui rangeait dans la cuisine pour baisser sa culotte et faire semblant d'uriner sur le sofa.

La nuit tombée, Marie venait récupérer Mylène et Kim. Elle raccompagnait Kim au coin de la rue. James rentrait du travail, prêt à partager avec sa fille une blague avant le dîner.

— Alors, ma fille, tu as pris le goûter chez Mme Bangui, aujourd'hui ?

Mylène riait avec son père. Elle savait qu'il faisait exprès de l'appeler ainsi, pour la rendre un peu africaine.

Marie, qui n'avait aucun sens de l'humour, montait immédiatement sur ses grands chevaux.

— Elle est très gentille de prendre les petites après l'école, tu ne devrais pas te moquer d'elle.

— Ça n'est pas bien méchant, Marie. N'en fais pas toute une histoire.

Mylène redoutait une explosion entre ses parents. Elle ne percevait pas d'amour entre eux, ça lui faisait de la peine.

À l'approche de Noël, Mylène était un peu mélancolique. Ses amies avaient toutes un sapin de Noël. Chez elle, il n'y en avait pas.

Marie n'en avait pas l'habitude, et James était juif.

Ils fêtaient Noël pour les enfants, mais sans sapin.

Marie préparait du poulet aux arachides, dont James raffolait. Elle achetait une bûche de Noël et mettait les cadeaux devant la cheminée du salon. James allumait un feu de cheminée. Le feu de la cheminée, c'était le feu réparateur. Seul James s'en occupait.

Cette année-là, James rapporta à la maison une crèche en carton. Un de ses collègues la lui avait donnée. Comme il n'était pas pratiquant, cela ne lui avait pas posé de problème. Il trouvait que la crèche était jolie et voulait faire plaisir à Mylène.

Elle fut enchantée. C'était un peu plus Noël.

Kim n'était jamais là pour les fêtes. Elle partait chez sa famille en Normandie retrouver ses cousins et cousines.

Lorsque les cours reprenaient, les deux fillettes se montraient leurs cadeaux. C'était en général des vêtements ou des chaussures. Des cadeaux utiles, comme disait Marie. Il n'y avait pas de jouets, ni chez Kim ni chez Mylène. Le pire des cadeaux était l'enveloppe avec un billet dedans. C'était les tantes de Mylène qui trouvaient cela plus simple.

Mylène avait onze ans, Kim, treize ans.

Elles désiraient s'inscrire à un cours du soir de danse. La directrice de l'école tenait à préparer un spectacle de fin d'année. Elle encourageait les parents à inscrire leurs enfants. Marie n'était pas très convaincue, mais elle accepta, à condition que Kim et Mylène y aillent seules. L'école était à dix minutes à pied, au bout de la rue.

Ce fut pour les fillettes une expérience nouvelle.

Le cours de danse se terminait à 19 heures, elles rentraient seules, excitées par le spectacle de fin d'année.

L'école, en dehors des cours, devenait un lieu mystérieux. La lumière était jaune, les bruits résonnaient, le professeur de danse était différent. Il y avait les exercices à la barre, le tutu, les demi-pointes, tout un monde qui faisait rêver.

Kim et Mylène étaient très appliquées. Le professeur les encouragea à répéter les exercices ensemble. Elles prirent l'habitude de répéter chez l'une ou chez l'autre, après leurs devoirs. Marie les regardait faire le grand écart. Elle les trouvait jolies, incrédule d'avoir mis au monde une petite Parisienne.

Elle pensait souvent à l'Afrique. Il n'y avait aucun lien entre son enfance et celle de sa fille, si ce n'était l'enfance elle-même.

Au mois de mai, Kim annonça à Mylène qu'elle allait changer d'école pour apprendre la dactylographie.

Mylène fut sous le choc mais n'osa rien dire. Elle ressentit la nouvelle comme un abandon.

Kim prétendit que c'était sa décision, mais Mylène comprit que ses parents étaient à l'origine de ce qui lui apparaissait comme un tremblement de terre. Elles se promirent de continuer à se voir. Mylène n'en parla pas à la maison.

La fête de fin d'année fut exceptionnelle. Elles avaient répété un spectacle de french cancan. Les tenues étaient magnifiques et elles avaient été maquillées. Les parents cherchaient des yeux leur fille, qu'ils avaient du mal à reconnaître dans le décor. Les parents de Kim étaient assis à côté de James et Marie.

Lorsque la musique démarra, toutes les petites filles se lancèrent sur la piste. Pas un faux pas. Les professeurs étaient aussi impressionnés que les parents.

Il y avait une figure où les petites filles se retrouvaient par deux, attrapaient la pointe de leur pied avant de tourner sur elles-mêmes, pour finir par s'abandonner dans un grand écart tonique.

Mylène attrapa son pied et, au moment de tourner, vit Kim disparaître dans le décor. La musique continua. Kim remonta sur scène. Elle était rouge mais n'avait rien de cassé.

Cette soirée resta gravée dans le cœur de Mylène. Ses parents étaient venus la voir danser et sa mère semblait fière.

Après les vacances, Mylène retourna à l'école, où elle se fit de nouvelles amies. Elle voyait Kim le samedi et le dimanche. Elles ne parlaient jamais de la nouvelle école de Kim, encore moins des nouvelles amies de Mylène. Elles restaient soudées par le lien invisible de l'amitié.